

# Histoire & Economie & Société

ÉPOQUES MODERNE ET CONTEMPORAINE

---

4. 2012

---

VARIA

---

SOLANGE DE COUSSEMAKER-VAN ROBAIS,  
FREDERIC FOGACCI, GREGORY HANLON,  
VINCENT MEYZIE, LUC ROJAS, CECILE-ANNE SIBOUT,  
LARISSA ZAKHAROVA

  
ARMAND  
COLIN

**Eric Schnakenbourg's Review of Sandrine Picaud-Monnerat,  
*La petite guerre au XVIIIe siècle* (2010)**

To quote this review:

Eric Schnakenbourg, “Sandrine Picaud-Monnerat, *La petite guerre au XVIIIe siècle*, Paris, Economica, 2010” (review), *Histoire, Economie & Société*, Volume 2012, Issue 04, February 2013, Paris, Editions Armand Colin, p. 142-143.

Available below:

1. Translation in English (by S. Picaud-Monnerat) of the review of Prof. Dr. Eric Schnakenbourg, of the University of Nantes (France);
2. Full text of the original review in French (pictures of the pages 142-143 of the journal).

-----

**1. Translation in English (by S. Picaud-Monnerat)  
of the review of Eric Schnakenbourg**

“[Page 142]

Sandrine Picaud-Monnerat, *La petite guerre au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Economica, 2010, 658 p.

During a long time the study of what is called the “*petite guerre*” was neglected and even hold in contempt by military theoreticians of the olden days as well as by many historians. The *petite guerre* is made of surprises, ambushes, *coups de main* and requires from the combatants who use it a special skill with cunning and cleverness to make the most of the circumstances of the place and of the moment. The difficulty for the historian is that he must grasp a scattered phenomenon made of a series of actions which are not much spectacular; actions often forgotten from the “great history” and called “*affaires de detail*” by Maurice de Saxe. Despite its nebulous outlines, the *petite guerre* can be nevertheless studied from several points of view.

The first point of view is military culture, which reveals a real watershed: the practice of the *petite guerre* in the seventeenth century lead to a downgrading of this way of war, whereas it becomes a subject for study from the mid-eighteenth century onwards, as the theoretical treatises show, which detail the thorough preparation and the accuracy in the execution the *petite guerre* requires.

The second point of view deals with the military operations, which allow a confrontation between theory and practice. The author focuses on the campaigns in the Flanders during the War of the Austrian Succession. Among other things, she points out the human factor, on the side of soldiers and on the side of civil populations; for these populations, the contact with light troops is the most usual and concrete sign of war.

The third point of view shows the role of the state, which is the organiser of the military domain and, which is decided to closely control the *petite guerre* by regulations. The attention of Count d’Argenson, secretary of state for war [*secrétaire d’Etat de la guerre*], towards the *petite guerre* during the War of the Austrian Succession is a powerful signal [page 143] that this way of war is now integrated in the strategy and in the conduct of war, at least from the mid-eighteenth century onwards. And this integration is made at the level of the Department of War in Versailles as well as by Marshall of Saxe in the field – The reflection and action of Marshall of Saxe in the domain of the *petite guerre* has a great place in this study, and rightly so.

The different points of view successively highlighted by the author allow better pinpointing the subject, by alternating theory and practice, strategy and tactic, while not neglecting the players of *petite guerre* at all, whether they are soldiers who wage it or civil populations who suffer it. This study is a good example of the dynamism of the research in military history nowadays, by the method used as well as by the variety of the investigations.”

-----



dans E. Coquery (dir.), *Rinceaux et figures. L'Ornement en France au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 2005, p. 205). Cette remarque, si elle permet de répondre en partie à l'étonnement que l'on peut avoir en lisant le portrait dressé par Ernest Lavis de Louis XIV « espagnol » que Chantal Grell et Benoît Pellistrandi évoquent dans leur introduction aux actes d'un récent colloque sur *Les Cours d'Espagne et de France au XVII<sup>e</sup> siècle* (Madrid, 2007, p. IX), demeure néanmoins insuffisante à rendre compte des différentes manifestations possibles de l'hispanité louis-quatorzienne dans l'ordinaire du règne, de la pratique et de la politique du roi Soleil. C'est précisément le but de cet ouvrage, dirigé par Gérard Sabatier et Margarita Torrione : rassemblant les communications présentées lors d'un colloque international organisé par le Centre de recherche du château de Versailles en octobre 2004, il met en son cœur cette hispanité problématique de Louis XIV. Celle-ci est examinée au prisme des trois thématiques structurant la composition du recueil – « Représentations », « Usages de cour », « Religion et imaginaires » – dans lesquelles se trouvent distribuées ses seize contributions. Un épilogue clôt le volume au centre duquel se trouve un fascicule iconographique de quarante reproductions en couleurs.

Dans une suggestive introduction, Gérard Sabatier propose de dépasser l'alternative un peu vaine d'une hispanité héréditaire – « les rois sont fils de leur mère aussi » (Lavis) –, construction historiographique militante dans ses fins politico-nationales et incontestablement suspecte dans ses présuppositions scientifiques, ou volontaire, définie alors dans la stratégie délibérée de Louis XIV d'emprunts ibériques pour rehausser l'image d'une monarchie française qui serait défaillante – quand celle-ci signe la paix des Pyrénées ! En montrant que l'hispanité référentielle, et donc les processus de transferts, d'oppositions, d'emprunts, de concurrences et de parallèles, est moins celle des rois espagnols que celle de son trisaïeul, l'empereur Habsbourg Charles V, le champ d'étude gagne en pertinence critique et en actualité historiographique dans l'analyse de la nature et des manifestations de l'*éminence*. Surtout est posée la question de la dynamique de ces échanges, de ce qui ressort du fonctionnement mimétique ou distinctif, soit la nature du processus lui-même. En

procédant à l'examen des réalités pratiques, et à leurs fantasmes, des modèles madrilène et versaillais, l'ouvrage nous peint non seulement un nouveau Louis XIV, mais nous donne à connaître aussi une nouvelle Espagne.

Yann Lignereux

Sandrine Picaud-Monnerat, *La Petite Guerre au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Economica, 2010, 658 p.

La petite guerre fut longtemps délaissée, voire méprisée, tant par les théoriciens militaires anciens que par nombre d'historiens. Elle est faite de surprises, d'embuscades, de coups de mains et démontre, de la part de ceux qui la pratiquent, une aptitude à la ruse et à l'ingéniosité pour utiliser au mieux les circonstances du lieu et du moment. La difficulté pour l'historien consiste à saisir un phénomène épars fait d'une succession d'actions peu spectaculaires, souvent oubliées de la grande histoire, en somme des « affaires de détails » selon Maurice de Saxe. Malgré son caractère nébuleux, la petite guerre peut être étudiée par plusieurs entrées.

La première est celle de la culture militaire qui met en évidence un véritable tournant. Alors que l'héritage du XVII<sup>e</sup> siècle génère un déclassement de cette forme de combat, à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle elle devient un objet de réflexion comme en témoigne l'étude de traités théoriques montrant le degré nécessaire de préparation et de rigueur dans sa mise en œuvre.

La seconde approche est celle des opérations militaires qui donnent l'occasion d'une confrontation de la théorie avec la pratique. L'auteur concentre son propos sur les campagnes conduites dans les Pays-Bas à l'occasion de la guerre de Succession d'Autriche, permettant ainsi une réintroduction du facteur humain, que ce soit du côté des soldats ou de celui des populations civiles pour lesquelles la présence de troupes légères est l'expression la plus fréquente de la guerre.

Il y a, troisièmement, le rapport à l'État, ordonnateur du fait militaire, qui se manifeste par la détermination des autorités à encadrer la petite guerre. L'attention que lui porte le comte d'Argenson, secrétaire d'État à la guerre, lors du conflit de la Succession d'Autriche, montre

bien l'intégration de cette forme de combat légère au sein de la stratégie globale conduite depuis Versailles ou, sur le terrain, par Maurice de Saxe, à la fois penseur et praticien de la petite guerre, et qui trouve ici la place de choix qui lui revient.

Les changements de perspective mis en œuvre par l'auteur permettent de varier les approches en passant de la théorie à la pratique, de la stratégie à la tactique, sans négliger les acteurs de la petite guerre, que ce soient les soldats qui la conduisent ou les civils qui la subissent. La méthode mobilisée et la diversité des questionnements font de cette étude un bon exemple du dynamisme actuel de la recherche en histoire militaire.

Éric Schnakenbourg

Cathy McClive et Nicole Pellegrin (éd.), *Femmes en fleurs, femmes en corps. Sang, Santé, Sexualités, du Moyen Âge aux Lumières*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2010, 364 p.

Un jour de mars 1659, après un court voyage à Lyon, le comte de Souvigny rentre chez lui pour trouver sa femme morte, empoisonnée par une potion destinée à vaincre sa stérilité. Elle désirait passionnément avoir des enfants, « plutôt pour ma satisfaction que pour la sienne », écrit-il dans ses mémoires, ajoutant qu'il faisait tout son possible pour la convaincre qu'il ne pouvait « être plus heureux et content quand bien nous eussions eu des enfants ». La pression sociale qui s'exerce sur les femmes stériles ou présumées telles fait l'objet d'une des contributions – celle de Lisa Wynne Smith – de ce remarquable ouvrage collectif consacré à la perception qui s'attache au corps féminin dans sa dimension sexuelle et sa fonction reproductrice.

Réunies par Cathy McClive et Nicole Pellegrin – qui signent respectivement des articles sur la représentation sociale de la ménopause et sur l'écriture des stigmates –, ces douze études se caractérisent par leur qualité et leur pertinence scientifiques. Ce que ne dit pas le titre, c'est qu'elles portent sur le domaine français et qu'elles concernent avant tout la fin du Moyen Âge et la première modernité. Le lecteur trouvera de savantes mises au point

sur l'état actuel des recherches du côté français et plus encore du côté anglo-saxon sur les thèmes suivants : l'uroscopie médiévale, l'esthétique et l'hygiène dans les traités médicaux, le corps de la religieuse, les remèdes pour l'accouchement, les réparations de grossesses illégitimes, la question de la qualification de viol au XVI<sup>e</sup> siècle – pour ne citer que quelques-unes des contributions. On lira aussi avec beaucoup de profit les remarques de Lianne McTavish sur « l'ambivalence du corps féminin au début de l'époque moderne », qui doivent inciter à la circonspection tous ceux et celles qui font leur miel des « femmes en fleurs ».

Cet ouvrage replet et d'une finition exemplaire se termine par une très utile mise au point sur les sources et la bibliographie, notamment sur la riche production anglo-saxonne. Quelques gravures connues accompagnent les textes mais, s'il fallait émettre un regret, c'est celui de ne pas trouver dans ce beau volume une contribution sur la dimension iconographique du sujet abordé. Pour en donner un exemple, la peinture du XVIII<sup>e</sup> siècle jette un regard équivoque sur la virginité. Le courant moralisateur, incarné par Greuze, célèbre la rosière et fustige la perte de la fleur à travers les symboles de l'oiseau envolé ou mort, des œufs cassés, de la cruche ou du miroir brisés. À l'inverse, la peinture galante ne voit dans la « rose » qu'un obstacle à franchir pour atteindre le bonheur de « l'instant désiré » : « la rose pauvrement défendue » est un pontif, qui se décline sous bien des formes – dont le célèbre *Verrou* de Fragonard. Assurément, l'ambivalence du regard sur le corps féminin ne concerne pas que la première modernité.

Maurice Daumas

Emmanuel Taïeb, *La Guillotine au secret. Les exécutions publiques en France, 1870-1939*, Paris, Belin, coll. « Socio-histoires », 2011, 317 p.

Cet ouvrage au titre évocateur constitue la version remaniée de la thèse de doctorat de science politique soutenue par Emmanuel Taïeb en 2006 à l'université Paris 1. L'auteur y analyse l'évolution des formes prises par la mise en scène exécutionnaire (lieux, heures, rituels, etc.) et, à travers ses altérations, retrace les étapes du processus de dépublicisation qui